

Quand sympathiser, c'est faire

Cécile Rosat*

Résumé

Que doit-on comprendre lorsqu'on nous dit « Mets-toi à sa place ! » Sans aucun doute, il s'agit d'empathie ou de sympathie. Mais ce genre de phénomène peut-il être une action ? C'est la thèse que nous nous proposons de défendre. Pour cela, nous présenterons quatre arguments montrant que la sympathie a une direction de causalité esprit-monde mais aussi qu'elle implique un effort. Puis, nous définirons l'effort en termes de forces et finirons par proposer une théorie substantielle de l'effort sympathique, ce dernier ayant reçu peu d'attention dans la littérature en général. En tant qu'action, sympathiser consisterait alors à volontairement provoquer un changement d'état affectif en soi, et ceci en ressentant une émotion analogue à celle d'une autre personne à la suite d'une projection dans sa situation et, à l'issu d'un effort, à l'adoption son point de vue.

Que doit-on comprendre lorsqu'on nous dit « Mets-toi à sa place ! » ? Sans aucun doute, il s'agit d'empathie ou de sympathie. Mais ce genre de phénomène peut-il être une action ? Intuitivement, il semble que la sympathie puisse être une action réalisée par un agent. Bien qu'en général ce phénomène soit considéré comme un processus, certains auteurs insistent sur le fait que la sympathie projective repose sur des mécanismes conscients et contrôlés et implique un effort. Prenant ces deux aspects au sérieux, nous arguerons en faveur d'une théorie actionnelle en montrant que la sympathie a une direction de causalité esprit-monde mais aussi qu'elle implique un effort, tous deux étant relatifs à l'action. Pour ce faire, la section 1 établit le contexte de l'argument et des distinctions entre les

* L'autrice est doctorante à l'ETH de Zurich.

concepts relatifs aux expériences affectives partagées, la section 2 présente la théorie d'Adam Smith sur laquelle nous nous basons, la section 3 comporte les quatre arguments relatifs à la nature projective, imaginative, représentative de la sympathie ainsi qu'à l'effort qu'elle implique, et la section 4 offre une théorie substantielle de l'effort sympathique.

1. Sympathie & empathie

Qu'il s'agisse de psychologues, d'analystes politiques ou même de chefs d'État, tous parlent d'empathie. Depuis quelques années, on constate un regain d'intérêt pour ce phénomène, qui était aussi central chez les sentimentalistes écossais du XVIII^e siècle. Appelé « sympathie » par David Hume et Adam Smith, ce mécanisme de communication passionnelle rendait compte du fait, pour une personne, de participer à l'expérience émotionnelle d'une autre personne en ressentant une émotion analogue à la sienne. Pour le premier, la sympathie repose sur l'expérience sensitive d'une émotion. Elle consiste à ressentir, de manière directe, une émotion analogue à celle d'autrui sur la base des signes observés. Pour le second, la sympathie repose sur l'imagination et la connaissance de la situation de laquelle émerge une émotion. Elle consiste en me mettre à votre place et, à la suite de cette transposition imaginaire, éprouver une émotion analogue à la vôtre.

Selon la manière dont la communication émotionnelle se fait entre deux individus, l'empathie/la sympathie¹ peut être décrite en termes de *perception* ou de *projection*. Dans sa forme la plus rudimentaire, elle

¹ Dans ce travail, l'empathie et la sympathie sont employés comme des synonymes. Le terme « sympathie » tel que Smith et Hume l'utilisent renvoie au même phénomène qu'on dénote aujourd'hui par le terme « empathie ». Les deux termes réfèrent à la communication émotionnelle affective, c'est-à-dire au fait de se sentir comme une personne, comme nous l'expliquons dans ce qui suit. La sympathie, en termes contemporains, renvoie quant à elle à la réaction émotionnelle face à la souffrance ou la misère des autres et consiste à se sentir désolé pour eux ou concerné (*concerned*) par leur situation.

fonctionne telle la contagion émotionnelle². Il s'agit de saisir de manière directe l'émotion d'une autre personne : je vous vois sourire et je souris. L'empathie basée sur l'expérience empirique d'une émotion s'apparente à la sympathie telle qu'elle est décrite par David Hume.

Parmi les dénominations possibles (contagionnelle, affective, faciale), nous renverrons désormais à ce phénomène sous l'appellation « sympathie perceptuelle ». En effet, nous voulons rendre compte du fait que cette sympathie est basée sur l'expérience des signes d'une émotion originellement ressentie :

Quand une affection s'insinue par sympathie, on la connaît d'abord par ses effets et par ses signes extérieurs dans la contenance et la conversation, qui en éveillent l'idée. Cette idée se convertit sur-le-champ en une impression et elle acquiert un tel degré de force et de vivacité qu'elle devient absolument la passion elle-même et qu'elle produit autant d'émotion qu'une affection originale³.

Lorsque je vois Sam pleurer ou entends sa voix trembler, ses larmes ou sa manière de s'exprimer sont la manifestation extérieure de sa tristesse. De cette observation naît alors en moi l'idée de cette émotion-ci qui, selon son intensité, se convertit en une impression plus ou moins intense. La conversion d'une idée en une impression donne lieu chez l'observateur à une émotion analogue de par sa nature et son intensité. Lorsque deux états émotionnels éprouvés par au moins deux individus distincts sont en accord, il y a sympathie, celle-ci étant de nature perceptuelle et causale.

La seconde forme d'empathie/sympathie est appelée *projective* ou *simulationniste*. Elle « consiste à ressentir ce que l'on imagine que [l'autre] ressent, ou devrait peut-être ressentir [...], ou à reproduire

² Stephen Darwall, « Empathy, Sympathy, Care », *Philosophical Studies: An International Journal for Philosophy in the Analytic Tradition* 89, n° 2/3 (1998) : 264.

³ David Hume, *Traité de la nature humaine*, trad. André Leroy (Paris : Aubier, 1973), II.i.11.3 : 418.

ces sentiments⁴ ». L'empathie projective est un mouvement de l'imagination nous plaçant dans la situation d'autrui. Cette projection donne lieu à une émotion qui est effectivement ressentie ou qui devrait être ressentie par l'acteur. Voyant un enfant insouciant traverser la route alors qu'une voiture arrive, je m'imagine ce que je ressentirais si une voiture me fonçait dessus et je ressens la peur manifestement absente chez l'enfant. C'est cette sorte d'empathie, rattachée à Adam Smith, qui va nous intéresser.

1.1. La direction de causalité et l'effort

À partir de cette distinction, nous proposons de comprendre ces deux sortes d'empathie en termes de direction de causalité. Selon Searle, la perception a une *direction de causalité* qui va du monde à l'esprit⁵. Lorsque je vois la pomme, c'est la présence de celle-ci qui cause mon *acte* de vision. Dans le cas de l'*action*, c'est l'inverse⁶. Mon désir pour cette pomme me fait la manger et cause un changement dans le monde. Ainsi, la direction de causalité va de l'esprit au monde⁷.

Nous appliquons le découpage de Searle à la sympathie. Chez Hume, le monde agit sur moi et cause ma passion sympathique : je vois ma mère pleurer et pleure avec elle. En ce sens, je ne choisis pas de ressentir une émotion par procuration mais l'éprouve en réponse à ma perception. Fonctionnant comme nos sens, la sympathie perceptuelle aurait une *direction de causalité* allant du monde à soi. *A contrario*, la sympathie smithienne suppose un certain contrôle sur nos réponses affectives aux émotions d'autrui. Parce qu'elle repose sur

⁴ « Empathy consists in feeling what one imagines he feels, or perhaps should feel [...], or in some imagined copy of these feelings ». Darwall, 261.

⁵ John Searle, *L'Intentionnalité*, trad. Claude Pichevin (Paris : Éditions de Minuit, 1985), 68 : 112.

⁶ Searle, 103-139.

⁷ La *direction de causalité* fait partie de l'expérience visuelle ou actionnelle et spécifie si c'est le monde qui agit sur le sujet ou si c'est celui-ci qui cause un changement. Elle est à distinguer de la *direction d'ajustement* qui détermine les conditions de satisfaction des deux actes. Ma perception de la pomme est correcte si elle s'ajuste au monde, c'est-à-dire s'il y a une pomme. Mon désir est satisfait si son contenu est réalisé, c'est-à-dire si la pomme est mangée (Searle, 15-29).

des mécanismes conscients et contrôlés, l'émotion que nous ressentons par sympathie est issue d'une reconstitution mentale de la situation de l'agent. Ainsi, lorsque je sympathise, je cause l'émotion sympathique en raison de mon activité mentale. Par conséquent, en raison de sa nature projective et de sa direction de causalité opposée, la sympathie décrite en termes smithiens peut être une action⁸.

Outre cette direction de causalité, la sympathie actionnelle impliquerait un effort, du fait qu'elle implique un changement de perspective. Je m'efforce de m'accorder émotionnellement à autrui et ceci, non seulement en me mettant à sa place mais aussi en adoptant son point de vue. Qu'il s'agisse d'empathie projective ou de sympathie smithienne, cet effort est explicitement reconnu dans la littérature contemporaine⁹. Or, force est de constater que personne ne s'est attardé à le définir. C'est donc ce que nous proposons de faire dans la dernière partie de cet article. Avant de développer cette théorie substantielle de l'effort sympathique, nous présenterons les

⁸ Contrairement à Searle, nous différencions les *actes* des *actions* et adoptons une distinction du XVIII^e siècle présente chez Hutcheson. L'acte est l'exercice d'un pouvoir opérant indépendamment de ma volonté ou de mon intérêt et de manière immédiate et instinctive. Ce pouvoir est *passif* puisque le monde agit sur moi. Les *actus* regroupent les perceptions et les sens, externes ou interne (sens moral). L'action est, au contraire, une activité, qui consiste en l'exercice d'un pouvoir actif par lequel j'opère un changement dans le monde (Francis Hutcheson, « An Inquiry Concerning Moral Good and Evil », dans *British Moralists I*, dir. Lewis Amherst Selby-Bigge (Oxford : Clarendon Press, 1897), 78 ; 155-6).

⁹ Olivia Bailey, « The Ethics and Epistemology of Empathy » (Thèse de doctorat, Harvard University, 2018) ; Antti Kaupinnen, « Empathy and Moral Judgment », dans *The Routledge Handbook of the Philosophy of Empathy*, dir. Heidi Maibom (London : Taylor & Francis, 2017), 215–226 ; Samuel Fleischacker, « Sympathy in Hume and Smith: A Contrast, Critique, and Reconstruction », dans *Intersubjectivity and Objectivity in Adam Smith and Edmund Husserl*, dir. Christel Fricke (Heusenstamm : Ontos-Verlag, 2012), 273-311 ; Amy Coplan, « Understanding Empathy: Its Features and Effects », dans *Empathy: Philosophical and Psychological Perspectives*, dir. Peter Goldie et Amy Coplan (Oxford : OUP, 2011), 3-18.

caractéristiques de la sympathie actionnelle, basée sur la conception de Smith¹⁰.

2. La sympathie smithienne

Le terme « sympathie » est employé par Smith en un sens technique et renvoie au *processus* par lequel nous sommes amenés à ressentir une émotion, bien qu'il puisse aussi désigner son *résultat* : l'accord émotionnel. D'une part, la sympathie ne consiste pas seulement en une réaction face à l'infortune des autres et ne concerne pas que le pôle des émotions négatives¹¹. En effet, outre la tristesse, n'importe quelle passion, y compris positive, nous affecte. Par exemple, la joie est réputée communicative. La sympathie, comme « *fellow-feeling* », consiste à prendre part à l'expérience affective d'autrui. En ce sens, elle est *un mécanisme de communication des passions* opérant de manière descendante (*top-down*) : du moment que j'ai connaissance de vos circonstances, je peux m'imaginer à votre place et ressentir une émotion analogue à la vôtre, peu importe la nature de cette dernière. Comprise ainsi, la sympathie est projective. Elle sollicite des processus cognitifs conscients et contrôlés, qui font que le spectateur est actif.

D'autre part, l'usage du terme « sympathie » par Smith peut renvoyer à la correspondance observable des sentiments. En effet, notre auteur distingue « la passion sympathique du spectateur » de « l'émotion qui naît de l'observation de la parfaite coïncidence entre cette passion sympathique en lui et la passion originelle dans la personne principalement observée¹² ». Cette seconde émotion est

¹⁰ Bien que notre théorie actionnelle se base sur la conception de Smith, elle est actualisée grâce aux théories contemporaines de Coplan et Goldie. Qui plus est, puisque pour ces trois auteurs le phénomène sympathique/empathique est un processus, l'effort, que nous nous proposons par ailleurs de conceptualiser, est le critère permettant le changement de catégorie ontologique.

¹¹ Adam Smith, *Théorie des sentiments moraux*, 3^e éd., trad. Michaël Biziou, Claude Gauthier et Jean-François Pradeau (Paris : Presses Universitaires de France, 2014), I.i.I.4 : 10.

¹² Smith, I.iii.1.9 ; 86n2.

toujours agréable¹³, tandis que la première l'est ou non selon l'émotion avec laquelle nous sympathisons. Bien qu'il soit désagréable d'éprouver de la tristesse, il est plaisant de *constater* que nos deux émotions concordent. En ce sens, « sympathie » réfère au produit du processus communicationnel¹⁴. Bien qu'elle désigne un état de choses, la sympathie ne renvoie pas pour autant à une émotion. Comme le souligne Otteson, « [l]a sympathie, dans ce sens technique, toutefois, n'est pas elle-même une passion : c'est "la concordance" (*concord*) ou "la correspondance" qui existe entre les sentiments de l'un et ceux de l'autre¹⁵ ». Lorsque, me transposant dans votre situation, je ressens une émotion analogue à la vôtre, l'accord émotionnel qui en résulte est aussi appelé « sympathie ».

Pour mieux comprendre ce second sens, intéressons-nous à cette *correspondance affective* qui est au cœur de la théorie morale de Smith. En tant que sentimentaliste, notre auteur fonde la norme morale dans les sentiments. La convenance ou l'inconvenance d'une passion est jugée relativement à sa cause ou son objet. En effet, ces deux rapports de conformité consistent « dans l'adéquation ou l'inadéquation, dans la proportion ou disproportion entre l'affection et la cause ou l'objet qui l'excite¹⁶ ». Lorsque la passion sympathique issue de la projection du spectateur est analogue à celle originellement ressentie, alors cette dernière convient à son objet ou sa cause. La concordance émotionnelle entre le spectateur et l'agent est une condition à la sympathie, car :

[A]pprouver les passions des autres comme adéquates à leurs objets est la même chose qu'observer que nous sympathisons entièrement avec elles ; et ne pas les

¹³ Voir la dernière section concernant l'harmonie affective.

¹⁴ Geoffrey Sayre-McCord, « Hume and Smith on Sympathy, Approbation, and Moral Judgement », dans *Sympathy. A History*, dir. Eric Schliesser (Oxford : OUP, 2015), 212.

¹⁵ « [I]t means a correspondence or harmony between the sentiments of the person principally concerned and the spectator ». James Otteson, *Adam Smith's Marketplace of Life* (Cambridge : CUP, 2002), 18.

¹⁶ Smith, *Théorie des sentiments moraux*, I.i.32, 40.

approuver comme telles revient à observer que nous ne sympathisons pas entièrement avec elles¹⁷.

Lorsque le spectateur s'aperçoit qu'il y a concordance entre son émotion sympathique et celle originelle, il ressent un sentiment d'approbation et donc approuve la tristesse de son ami. Si, au contraire, il constate l'absence d'un consensus émotionnel, il la désapprouve, et ceci en raison du sentiment désagréable que lui procure la dissonance de leur émotion¹⁸.

Désormais, lorsque nous parlerons de sympathie, nous y référerons toujours comme un *processus* ayant atteint l'*accord émotionnel*. Si, dans la théorie smithienne, cet accord émotionnel constitue la norme de nos jugements moraux, il constitue, dans notre conception actionnelle de la sympathie, le point à atteindre pour que l'on puisse dire de *S* qu'il sympathise avec *O*. En tant que *telos*, il est le but qui explique pourquoi le sympathisant fait un effort et donc sympathise.

3. Théorie actionnelle de la sympathie

La sympathie actionnelle consiste à ressentir une émotion analogue à celle d'autrui en s'imaginant dans sa situation et en adoptant son point de vue. Ce genre de transposition suppose

¹⁷ Smith, I.i.3.1 ; 38.

¹⁸ Précisons que, à des fins d'objectivité, la théorie du jugement chez Smith fait intervenir une multitude de perspectives ainsi qu'un ensemble d'informations sur la personne concernée et ses circonstances. J'approuve votre tristesse due à la perte de votre mère parce que je ressens une émotion analogue à la vôtre mais aussi parce que *n'importe quel spectateur* devrait la ressentir. Je désapprouve l'intensité avec laquelle vous pleurez la mort de votre gerbille puisque, me transposant dans votre situation, je ne parviens pas à ressentir une émotion analogue à la vôtre que, par ailleurs *n'importe quel spectateur* ne serait en mesure de ressentir. Afin de s'assurer de l'objectivité de notre jugement sur les émotions d'autrui, notre opinion est ratifiée par un *spectateur impartial*. Cette instance imaginaire permet de former des jugements de manière désintéressée à propos d'autrui et de nous-même. Son point de vue réfère à celui de *n'importe quel spectateur réel*, c'est pour cela qu'il est *impartial*. Il est aussi *juste* en raison de cette multiplicité d'opinions permettant alors d'être objectif et donc d'accorder une valeur méritée – le cas échéant – au comportement observé (Smith, III.i, 171-175).

certaines caractéristiques qui, une fois exposées et expliquées, vont nous permettre d'arguer que la sympathie a une direction de causalité esprit-monde et implique un effort. Plus précisément, les dimensions projective, imaginative, représentative et relative à l'effort constituent nos quatre arguments en faveur de la sympathie comme action.

3.1. *La projection*

Premièrement, la sympathie est *projective* et consiste à s'imaginer dans les circonstances d'autrui¹⁹. Or, ce changement de place n'est pas suffisant. Sympathiser, en tant qu'action, implique aussi un changement de *perspective* dit *orienté-vers-autrui*.

Selon Amy Coplan, qui a introduit les termes dans le débat contemporain, la projection peut se faire de deux manières. D'abord, à propos de *la prise de perspective (perspective-taking)*, ce processus imaginatif consiste à s'imaginer à la place d'une autre personne afin de reconstituer son expérience subjective²⁰. Lorsque ce processus est *orienté-vers-soi (self-oriented)*, le spectateur s' imagine lui-même dans la situation de l'autre personne²¹. Lorsqu'il est *orienté-vers-autrui (other-oriented)*, le processus consiste à s'imaginer à la place d'autrui en faisant nôtres non seulement ses circonstances mais aussi son point de vue²². Dans un cas, on change de place avec lui, dans le second, on adopte aussi sa perspective.

Chez Adam Smith, cette seconde sorte de sympathie est centrale notamment parce qu'elle permet de dépasser les limites de notre expérience personnelle. Il arrive que je n'aie jamais vécu ce que vous traversez. Que la perte la plus importante que j'aie essayé soit celle de

¹⁹ Smith admet que nous puissions être affectés de manière immédiate par certaines passions. Lorsque j'appelle ma mère et entends une once de sanglot dans sa voix, ce simple constat, basé sur la perception de ses intonations, provoque en moi un premier changement d'état. Or, il ne s'agit pas encore de sympathie. Les larmes de ma mère peuvent bien être celles de joie. Si tant est que nous sommes mal à l'aise ou réjouis lorsque nous saisissons les signes manifestes de la tristesse ou de la joie, nous ne pouvons sympathiser tant que les causes nous sont inconnues.

²⁰ Coplan, « Understanding Empathy », 9.

²¹ Coplan, 9.

²² Coplan, 13-15.

ma gerbille ou que la pire douleur endurée soit une entorse à la cheville, cela ne m'empêche pas de sympathiser avec vous. Si la sympathie n'est pas conçue comme un simple *changement de place* mais un *changement de perspective*, je peux expérimenter des situations inédites, car :

[C]e changement imaginaire n'est pas supposé m'arriver dans ma propre personne et dans mon propre caractère, mais dans la personne et le caractère de celui avec qui je sympathise. Quand je vous exprime mes condoléances pour la perte de votre fils unique, pour faire mienne votre peine je ne considère pas ce que moi, une personne de tel caractère et ayant telle profession, je pourrais souffrir si j'avais un fils et qu'il ait, par infortune, disparu. Mais je considère ce que je souffrirais si j'étais réellement vous, et je ne change pas seulement de circonstances mais aussi de personne et de caractère. Ma peine se réfère donc entièrement à votre point de vue et pas du tout au mien²³.

Je m'imagine être vous, dans votre situation, en tenant compte des circonstances qui constituent la personne que vous êtes avec votre caractère et vos expériences passées. La passion sympathique que je ressens suite à cette transposition est indépendante de moi. Elle est certes subjective parce que j'en suis le sujet sentant mais elle vous concerne. Pour cette raison :

Elle n'est donc pas égoïste. Comment pourrait-elle être regardée comme une passion égoïste alors qu'elle ne naît même pas de l'imagination de quoi que ce soit qui puisse m'arriver ou se rapporter à moi, dans ma personne et dans mon caractère ; et qu'elle est entièrement préoccupée par ce qui vous arrive²⁴ ?

Par sa nature projective, la sympathie permet de sympathiser même dans des situations jamais vécues ou impossibles à vivre en première personne. Avec une conception plus élaborée, il devient alors envisageable pour un homme de sympathiser avec les douleurs

²³ Smith, *Théorie des sentiments moraux*, VII.iii.1.4, 423.

²⁴ Smith, VII.iii.1.4, 423.

de l'enfantement ; pour une personne blanche de s'imaginer victime de racisme ; ou pour une personne cisgenre de se représenter l'effet que cela fait pour une autre d'être née dans un corps auquel elle ne s'identifie pas. Dans tous ces cas, il s'agit d'appréhender une situation avec un point de vue différent afin d'atteindre la concordance émotionnelle.

Ainsi, pour qu'il y ait sympathie, l'accord obtenu doit être issu d'un changement de perspective. Parce qu'elle exige de se mettre à la place de l'autre, la sympathie est davantage une action qu'une réaction. Ce changement d'état chez le spectateur est causé par lui-même et non pas par le monde. En raison de cette direction de causalité esprit-monde, la sympathie smithienne est une action.

3.2. *L'imagination*

En deuxième lieu, ce changement de perspective requiert *l'imagination*. En raison de notre existence individuelle, nous spéculons sur les états qu'expérimente subjectivement autrui. À strictement parler, il m'est impossible de ressentir votre douleur. Étant physique, celle-ci dépend de votre propre corps et ne peut être communiquée au mien. Inversement, je suis aussi la seule personne à ressentir l'effet de mon épaule déboîtée. L'imagination permet alors de faire le pont entre vous et moi.

Afin de sympathiser, le spectateur s'engage volontairement dans un travail de reconstruction. En ce sens, la sympathie smithienne suppose un spectateur actif :

[W]e must *actively* imagine ourselves *in their positions*, not passively take in the way they appear to feel. [...] We need to imagine ourselves *into the other person's situation*, to project ourselves *into his or her shoes*, in order to experience any sort of sympathy²⁵.

L'expérience sympathique consiste à s'imaginer dans la situation de l'acteur, celle-ci engendrant en nous en principe une émotion analogue à la sienne. La sympathie smithienne demande au spectateur

²⁵ Fleischacker, « Sympathy in Hume and Smith », 277 ; nous soulignons.

de recontextualiser l'émotion à partir d'éléments donnés. Il conçoit toujours *cette* tristesse en tant qu'elle émerge de circonstances précises.

Chez Hume, l'imagination joue aussi un rôle de reconstruction. Selon lui, toutes les idées proviennent de l'expérience²⁶. Tout ce qui est pensé a d'abord été expérimenté. Lorsque nous sympathisons, au sens humien, nous avons l'idée d'une émotion pouvant se transformer en impression selon les différentes relations conceptuelles²⁷. Ayant ses racines dans l'expérience de nos sens, l'idée de douleur m'apparaît à la perception d'une intense brûlure ou au souvenir d'une expérience analogue. Toutefois, « [c]es facultés [mémoire et imagination] peuvent imiter ou copier les perceptions des sens, mais elles ne peuvent jamais atteindre la force et la vivacité de la sensation originelle²⁸ ». En ce sens, l'imagination ne fait que raviver une idée. Par conséquent, la reconstitution à laquelle l'imagination procède est plus un processus automatique faisant que le sympathisant humien est plutôt passif. Décrite ainsi, sa sympathie s'apparente davantage à une réaction qu'à une action.

Pour rendre compte de ces deux mouvements imaginatifs antagonistes, Fleischacker compare la sympathie humienne à un four à micro-ondes et celle smithienne à un chef gastronomique²⁹. Si chez Hume l'imagination ne fait que réchauffer une idée originellement ressentie, chez Smith, elle est davantage sollicitée. La différence tient au fait que, pour ce dernier, on ne sympathise pas en inférant simplement *l'idée d'une émotion*. Indispensable au changement de perspective, notre faculté imaginative compose avec les différents éléments à notre disposition afin de reconstituer la situation de l'acteur.

La métaphore souligne une conscience en activité dans le processus sympathique smithien, alors que le phénomène décrit par Hume semble échapper à notre contrôle³⁰. Dans un cas, la perception d'une émotion suffit à en avoir l'idée qui, grâce à l'imagination et aux différentes relations d'idées, se convertit en impression. Dans l'autre,

²⁶ Hume, *Traité*, I.ii.6, 66.

²⁷ David Hume, *Enquête sur l'entendement humain*, trad. André Leroy (Paris : Aubier Montaigne, 1947), III. 20 : 59-60.

²⁸ Hume, *Enquête*, II.i, 52.

²⁹ Fleischacker, « Sympathy in Hume and Smith », 292.

³⁰ Fleischacker, 293.

cette faculté joue un rôle de reconstruction contextuelle. Puisque la sympathie smithienne engage l'agent et son imagination, elle est plus quelque chose que l'on fait qu'un état dans lequel on est.

3.3. *La représentation*

Troisièmement, l'imagination, indispensable à la sympathie, reconstitue la *situation* de l'acteur afin que le spectateur puisse en avoir une représentation. Comme la sympathie est de nature projective, elle demande qu'on ait à l'esprit l'idée d'une situation³¹. La situation constitue le scénario (*narration*) autour de l'émotion avec laquelle nous sympathisons. Comme l'explique Goldie, sans cette connaissance du contexte, aucune projection n'est possible puisqu'il n'y a pas de situation pour laquelle le spectateur quitte sa position naturelle³². Le scénario pose ainsi les jalons pour que la transposition imaginaire se fasse. C'est pourquoi la sympathie projective met l'accent sur *la représentation de la situation* et non, comme pour la sympathie perceptuelle, sur celle de *l'émotion*.

Chez Smith, prendre part à l'expérience affective d'autrui requiert des informations relatives à l'émotion. En effet, « la sympathie ne naît pas tant *de la vue de la passion que de celle de la situation* qui l'excite³³ ». La simple perception des signes d'une émotion de valence positive ou négative engendre chez nous un changement d'état agréable ou non. Si je vous vois sourire, je suppose que vous êtes joyeux, et ce constat provoque en moi un sentiment agréable. Or, à ce stade-là, nous ne sympathisons pas encore.

Afin de ressentir une émotion analogue à celle d'autrui, nous devons opérer un changement de place imaginaire. Mais ce dernier ne peut se faire sans se représenter au préalable les circonstances de l'acteur. En effet, « [q]uelle que soit la passion provoquée par un quelconque objet chez la personne principalement concernée, une émotion analogue surgit *à la pensée de sa situation* dans le cœur de tout spectateur attentif³⁴ ». Dans cette perspective, il n'est pas question de

³¹ Sayre-McCord, « Hume and Smith on Sympathy », 217.

³² Peter Goldie, *The Emotions : A Philosophical Exploration* (Oxford : OUP, 2000), 195.

³³ Smith, *Théorie des sentiments moraux*, I.i.1.10 : 28 ; nous soulignons.

³⁴ Smith, I.i.1.4, 26 ; nous soulignons.

l'idée d'une émotion qui se convertirait en impression. Il s'agit plutôt d'avoir *l'idée d'une situation*. Pour ce faire, il est indispensable de connaître les raisons d'une émotion : votre peine est due à la mort brutale de votre mère fauchée par un autobus. À partir des éléments contextuels que vous me communiquez, je me représente *votre* situation.

Outre cette *narration* relative à l'émotion, la *caractérisation substantielle* est essentielle à la projection³⁵. Elle consiste à prendre en compte dans le processus imaginatif les singularités du narrateur. Celles-ci incluent entre autres les aspects de sa *personnalité* ainsi que des particularités non psychologiques comme sa *taille*, son *métier*, son *lieu de naissance*, etc. De ce fait, ma réponse à la situation de l'acteur tient compte de ses *caractéristiques* personnelles. Comme l'explique Goldie, aucune émotion sympathique ne peut surgir chez le spectateur s'il ne considère pas les qualités propres de celui avec lequel il sympathise³⁶. Les différents aspects relatifs à sa personne ou sa psychologie sont les outils avec lesquels le spectateur appréhende la situation qui lui est narrée. Ainsi, lorsque je sympathise avec vous, je prends part à *cette* émotion, c'est-à-dire *la vôtre* issue de *telle* situation. Pour cela, une reconstitution contextuelle des plus fidèles est indispensable. Ainsi, parce que la sympathie smithienne est projective, elle repose sur la représentation d'une situation que le spectateur actif restitue par l'imagination. Pour cette raison, sympathiser est quelque chose que nous faisons.

3.4. L'effort

Finalement, en raison de sa nature projective et complexe, la sympathie projective appelle un effort. Celui-ci intervient chez Smith dans deux cas. D'une part, le changement de perspective requiert un effort : le spectateur doit adopter pleinement le cas de l'autre afin que le changement imaginaire soit aussi objectif que possible³⁷. D'autre part, l'effort est aussi requis lorsque nous nous auto-évaluons. Les jugements à propos de nous-mêmes sont objectifs si nous nous

³⁵ Goldie, *The Emotions*, 195.

³⁶ Goldie, 196.

³⁷ Smith, *Théorie des sentiments moraux*, I.i.4.6, 45. Cet effort est détaillé dans notre théorie substantielle de l'effort sympathique.

observons et nous jugeons depuis un point de vue autre que le nôtre, autrement dit, si « [n]ous nous *efforçons* d'examiner notre conduite comme nous imaginons que tout spectateur impartial et juste le ferait³⁸ ». Désireux de savoir si nous méritons la louange ou le blâme, nous devons nous observer tel que d'autres sans parti pris le feraient. Dans les deux cas, l'adoption d'un point de vue externe demande un effort.

Selon Coplan, l'effort qu'implique le changement de perspective s'explique du fait que nous sommes *par défaut* orientés vers nous-mêmes. Lorsque nous tentons de « comprendre ou prédire les états mentaux » d'autrui, « nous nous imaginons typiquement dans [ses] circonstances³⁹ ». C'est souvent à partir de notre perspective que nous concevons une situation. Sujets à interpréter les états mentaux d'autrui à partir de notre propre point de vue, nous risquons de nous méprendre en nous trompant dans nos prédictions ou attributions. Une lecture correcte de la situation d'autrui demande une décentralisation. En nous mettant *entièrement* à sa place, nous quittons notre position naturelle et perspective initiale. Contrairement au simple changement de place, le changement de perspective n'est pas spontané. Étant donné que notre perception est *par défaut* en mode « je », chausser les lunettes d'autrui est un processus offrant une résistance et demandant donc un effort.

L'effort est relatif à l'action. Lorsque nous soulevons des poids ou lisons Hegel, nous faisons une action non sans difficulté. Dans chaque cas, nous visons une fin et l'atteindre n'est pas sans embûche. Dans la poursuite de cet objectif, une *résistance* du monde extérieur s'impose et est due au fait qu'il y a *deux forces* en jeu. La première est celle « exercée intentionnellement par l'agent » ; la seconde, celle « de résistance exercée en retour par ce sur quoi il agit⁴⁰ ». Des *forces* hors de notre contrôle peuvent court-circuiter notre effort et entraver l'obtention de ce que nous désirons. Défini comme

³⁸ Smith, I.i.2, 172.

³⁹ Coplan, « Understanding Empathy », 10.

⁴⁰ « Consequently, upholders of the force-based approach typically hold that efforts essentially involve at least *two* forces: the force intentionally exerted by the agent, and the *resistive force* exerted in return by that on which he acts ». Olivier Massin, « Towards a Definition of Efforts », *Motivation Sciences* 3, n° 3 (2017) : 243-4.

tel, en termes de forces⁴¹, l'effort comprend toujours trois aspects : une force agentive, une force résistive ainsi qu'un *telos*⁴². Lorsque je soulève un haltère, je contracte mon biceps afin de fléchir mon bras. La force $F1$ exercée pour effectuer ce mouvement s'oppose à une autre force, $F2$, celle du poids. La contraction musculaire est exécutée en vue d'un *telos*, le fléchissement du bras, qui peut s'inscrire dans des desseins plus larges comme celui de prendre de la masse. Or, lorsqu'il s'agit du mouvement lui-même, notre but est de lever le bras malgré le poids.

4. Théorie substantielle de l'effort sympathique

Comme nous l'avons vu, la sympathie smithienne exige du spectateur qu'il adopte la perspective de l'acteur. En effet, « le spectateur doit épouser toute la condition de son compagnon, avec ses incidents les plus ténus ; il doit *s'efforcer* de rendre aussi parfait que possible ce changement imaginaire de situation⁴³ ». Pour Smith, l'adoption de ce point de vue revient à faire un *effort*. En effet, en tant que spectateurs, « [l]a pensée de [notre] propre sécurité, l'idée que [nous] ne [sommes] pas réellement la personne qui souffre, s'impose continuellement à [nous]⁴⁴ ». Lorsque nous sympathisons, nous sommes conscients que ce n'est pas nous qui ressentons la passion originelle. Cette *distinction entre soi et autrui* s'explique simplement par le fait que la projection est centrée sur vous. Parce que vous êtes l'objet de mon attention, je sais que l'émotion sympathique dérive toujours d'une passion originelle. La première varie de la seconde non pas seulement en intensité mais aussi en genre,

Car la conscience secrète que le changement de situation duquel naît le sentiment sympathique n'est qu'imaginaire n'affaiblit pas seulement le sentiment en degré, mais, dans

⁴¹ Cette analyse s'appuie sur l'omniprésence de la physique newtonienne dans l'œuvre de Smith (Arnaud Diemer et Hervé Guillemin, « Adam Smith et la physique de Newton », *Œconomia* n° 2-3 (2012).

⁴² Massin, « Towards a Definition of Efforts », 243.

⁴³ Smith, *Théorie des sentiments moraux*, I.i.4.6, 45 ; nous soulignons.

⁴⁴ Smith, I.i.4.7, 45.

une certaine mesure, le fait varier en son genre et lui donne une tout autre modalité⁴⁵.

L'émotion du spectateur a ses racines dans l'imagination. Elle est d'un mode différent parce qu'elle naît de la projection du spectateur dans la situation effective de l'acteur. Bien qu'elles aient la même substance de base, par exemple la douleur, l'émotion de type sympathique et celle de type originel se distinguent l'une l'autre par leur cause. Lorsque je m'engage à sympathiser, je sais que je ne suis pas vous et que, par conséquent, mon expérience affective sera d'une intensité moindre comparé à la vôtre. Si j'en venais à souffrir autant que vous, jamais je ne m'engagerais à vivre des émotions sympathiques. Bien que cette certitude rende possible ce changement de place, elle s'impose à nous et nous ramène toujours à notre place. Le changement de perspective, constitutif de la sympathie, demande qu'on résiste à notre nature égocentrée.

4.1. L'égoïsme comme force résistive

Par nature, nous sommes centrés sur nous-mêmes. Notre auteur reconnaît la primauté de notre propre intérêt comme étant la conséquence de la nature humaine :

Sans aucun doute à chaque homme il est recommandé, par nature, de n'avoir d'abord et principalement soin que de lui-même ; et comme il est plus à même de prendre soin de lui que d'aucune autre personne, il est approprié et bon qu'il doive en être ainsi. Donc, chaque homme est bien plus profondément intéressé à tout ce qui le concerne immédiatement qu'à ce qui concerne un autre homme⁴⁶.

Nous sommes les mieux placés pour savoir ce qui nous convient le mieux et ce dont nous devons nous éloigner, car « [c]haque homme sent ses propres plaisirs et ses propres douleurs plus sensiblement que ceux des autres gens⁴⁷ ». Étant donné cet accès direct à nos

⁴⁵ Smith, I.i.4.7, 46.

⁴⁶ Smith, II.ii.2.1, 135.

⁴⁷ Smith, VI.ii.1.1, 305.

phénomènes internes, nous sommes les meilleurs candidats pour assurer et veiller à notre bien-être. Parce que le soin que nous nous portons est indispensable à notre propre survie, nous sommes alors naturellement portés vers nous-mêmes.

En raison de cette nature égocentrée, nous sommes enclins à considérer autrui comme nous⁴⁸. Sujets à ce biais égocentrique, nous nous représentons *par défaut* des situations à partir de notre propre point de vue, comme nous l'avons vu avec Coplan. Or, les interactions sociales, pour qu'elles soient réussies, nécessitent que l'on se distingue d'autrui. Le changement de perspective requis par la sympathie va à l'encontre de notre disposition initiale. En ce sens, notre nature égocentrique joue le rôle de force. Comme nous sommes enclins à tout interpréter à partir de notre position, adopter votre point de vue nécessite un effort consistant à lutter contre l'exercice par défaut d'une force d'autoconservation de l'ordre de l'instinct de survie.

4.2. *L'altruisme comme force agentive*

Malgré notre nature autocentrée, nous sommes attentionnés envers autrui. Étant avant tout des êtres sociaux, nous nous préoccupons de nos semblables, et ceci de manière aussi instinctive que peut l'être la préservation de soi :

Aussi égoïste que l'homme puisse être supposé, il y a évidemment certains principes dans sa nature qui le conduisent à s'intéresser à la fortune des autres et qui lui rendent nécessaire leur bonheur, quoiqu'il n'en retire rien d'autre que le plaisir de les voir heureux⁴⁹.

C'est à partir de ce constat, qui ouvre la *TSM*, que Smith construit sa théorie morale. Il concède la supposition largement partagée à

⁴⁸ Arthur Aron *and al.*, « Close relationships as including other in the self », *Journal of Personality and Social Psychology* 60, n° 2 (1991) : 241-253.

⁴⁹ Smith, *Théorie des sentiments moraux*, I.i.1.1, 23.

propos de l'égoïsme humain qu'il contrecarre par notre bienveillance tout autant inhérente à notre nature⁵⁰.

Cet intérêt pour autrui est instinctif. En effet, « [n]ous nous tournons vers les autres non seulement par besoin mais aussi par curiosité ou par une tendance spontanée à s'identifier à l'autre⁵¹ ». Il ne s'agit pas d'une injonction morale à nous préoccuper d'autrui mais plutôt d'un fait empirique : « [q]ue souvent notre chagrin provienne du chagrin des autres est un fait trop manifeste pour exiger des exemples afin de la prouver⁵² ». Déjà très tôt, les enfants sont sensibles aux pleurs d'autres enfants. En général, un changement d'état chez nos semblables attire notre attention, notamment parce que les émotions sont indicatrices de valeur⁵³. Les cris d'une foule agitée me signalent un danger, tout comme les rires d'une audience m'informent que la représentation est amusante. Sensibles à leurs signaux émotionnels, nous nous intéressons naturellement aux autres. En raison de notre nature dualistique, notre survie dépend autant de nous que des autres.

4.3. L'accord affectif comme *telos*

La motivation à sympathiser provient du *telos*. Le but visé par le spectateur consiste en un *accord émotionnel désiré pour lui-même*. D'une part, nous avons *un désir naturel pour la sympathie réciproque* car, indépendamment de ce qui la cause, « rien ne nous plaît tant que

⁵⁰ Cette concession s'adresse aux théoriciens du *self-love* tels que Mandeville ou Hobbes. Ces auteurs réduisent le principe d'approbation morale à l'amour-propre et considèrent que notre affinité pour autrui ainsi que notre louange à leur égard dépendraient uniquement de nos propres intérêts. Néanmoins, et comme le suggère Griswold, Smith s'adresse aussi à n'importe quel agent moral un tant soit peu observateur du comportement humain (Charles Griswold, *Adam Smith and the Virtues of Enlightenment* (Cambridge : CUP, 1999), 79). Ce deuxième interlocuteur suggère une nature binaire que Smith admet aussi (Charles Griswold, *Jean-Jacques Rousseau and Adam Smith : A Philosophical Encounter* (London : Routledge, 2017), 97).

⁵¹ Knud Haakonssen, *Natural Law and Moral Philosophy* (Cambridge MA : CUP, 1996), 131.

⁵² Smith, *Théorie des sentiments moraux*, I.i.1.1, 24.

⁵³ Ronald de Sousa, *The Rationality of Emotion* (Cambridge MA : MIT Press, 1987), 190-196.

d'observer chez d'autres hommes une affinité avec toutes les émotions de notre âme et rien ne nous choque plus que l'apparence du contraire⁵⁴ ». Constaté que vous sympathisez avec ma joie l'attise, comme l'absence de réaction relativement à ma peine ravive cette dernière. Comme nous l'avons évoqué plus tôt, l'approbation morale se fonde sur la concordance émotionnelle. Par conséquent, nous ne cherchons pas seulement à accorder nos émotions mais aussi nos jugements moraux. Outre la sympathie réciproque, nous désirons aussi naturellement approuver ou être approuvé. Nous voulons qu'autrui sympathise *entièrement* avec nous car :

[D]ès qu'il cesse de considérer l'objet de ma passion pour observer la manière dont j'en suis affecté, selon qu'il y a plus ou moins de disproportion entre ses sentiments et les miens, je me dois encourir les degrés plus ou moins élevés de sa désapprobation⁵⁵.

En résumé, l'être humain a un désir naturel d'approuver et d'être approuvé par ses pairs. Comme l'approbation dépend de l'accord affectif, ce dernier est ce qui est désiré lorsqu'il s'agit de sympathiser.

D'autre part, l'accord affectif est un *bien en soi*. Il est agréable de constater que vous et moi sommes en accord dans nos émotions et nos jugements. Vous vous délectez de cette sonate que j'apprécie tout comme vous exécutez l'injustice qui m'indigne. Atteindre la concordance entre les sentiments est source de plaisir, et ceci indépendamment de la nature de l'émotion originelle⁵⁶. Si l'affect du spectateur peut être agréable ou non, selon la nature de la passion de l'acteur, le sentiment issu du constat de cette concordance émotionnelle est toujours plaisant.

Si l'accord émotionnel est une source constante de plaisir, c'est parce qu'il s'agit d'un bien *simpliciter*. Objet de second ordre, il consiste à avoir un certain état mental en accord avec une autre personne. En tant que tel, il ne peut être appréhendé autrement que

⁵⁴ Smith, *Théorie des sentiments moraux*, I.i.2.1, 29.

⁵⁵ Smith, I.i.3.1, 38.

⁵⁶ Ceci en vertu de la distinction entre la passion sympathique et le sentiment naissant du constat de la concordance affective.

par des *actes affectifs de valence positive*⁵⁷. Ces pro-attitudes sont de nature supérieure, puisque leur objet est un état mental. Lorsque je constate que mon émotion sympathique concorde avec la vôtre, originelle, j'ai l'*idée* de cet accord affectif et celui-ci se présente à moi dans un acte affectif de nature positive. Puisque cet objet ne pourrait être présenté autrement à la conscience, alors il est *intrinsèquement bon*⁵⁸. En vertu de sa nature axiologique, l'accord émotionnel est toujours désiré pour lui-même. Par conséquent, lorsque nous sympathisons, nous désirons cette concordance affective pour elle-même. Celle-ci constitue le *telos* de notre action, qui motive l'agent à fournir des efforts pour obtenir ce qu'il désire.

En résumé, la sympathie actionnelle comporte quatre caractéristiques : elle est projective et consiste en un changement de perspective ; elle repose sur l'imagination qui reconstitue la narration autour de l'émotion ; elle demande d'avoir la représentation de la situation ; et elle implique un effort. Conçu comme tel, sympathiser consiste à volontairement provoquer un changement d'état affectif en soi, et ceci en ressentant une émotion analogue à celle d'une autre personne suite à une projection dans sa situation et, à l'issu d'un

⁵⁷ Selon Brentano, si les plaisirs de premier ordre sont à propos d'objets externes tels que le chocolat, les plaisirs de second ordre portent sur des objets de nature supérieure. Ils sont à propos d'actes mentaux. Vous aimez la *connaissance*, le *plaisir* de philosopher, le courage tel que vous vous le *représentez*, ou le *jugement* selon lequel tous les hommes naissent égaux. Dans chaque cas, vous appréhendez vos propres actes mentaux avec amour – ceux-ci étant désormais objets de votre conscience. Cet acte affectif de valence positive constitue votre relation à l'objet que vous vous représentez : vous aimez la connaissance ou votre idée de justice (Franz Brentano, *L'Origine de la connaissance morale*, trad. Jean-Claude Gens et Marc Buhot de Launay (Paris : Gallimard, 2003), 55-67).

⁵⁸ Lorsque la conscience est à propos d'elle-même, c'est-à-dire d'actes mentaux, ceux-ci nous apparaissent, entre autres, avec évidence. Cela signifie qu'une chose est telle qu'elle ne pourrait pas être autrement. Nous ne pourrions pas appréhender la connaissance ou l'harmonie différemment. Ces objets ne pourraient pas apparaître à ma conscience autrement que par une relation affective de valence positive. Autrement dit, je ne pourrais pas *ne pas aimer* la connaissance (Franz Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, trad. Maurice de Gandillac et Jean-François Courtine (Paris : Gallimard, 2008), 104-7).

effort, à l'adoption son point de vue. Partant de la conception d'Adam Smith que nous avons actualisée à l'aide des théories contemporaines de Goldie et Coplan, nous avons suivi deux axes argumentatifs. Premièrement, nous avons avancé que la sympathie a une direction de causalité allant du sujet au monde, en l'opposant à la sympathie perceptuelle humienne. Deuxièmement, nous avons montré qu'elle implique un effort. En soulignant que cet aspect avait reçu peu d'attention, nous avons finalement proposé une théorie substantielle de l'effort sympathique.

En raison d'une nature double, les êtres humains oscillent entre soi et autrui. Nous sommes à la fois tournés vers nous-mêmes et autrui. Cette bivalence se traduit en termes de forces lorsqu'il s'agit de sympathiser. Ce que je désire, c'est vous accompagner dans l'émotion qui est la vôtre. L'accord affectif désiré ne peut être satisfait que par l'exercice d'une force en laquelle consiste ma propension pour autrui. Or, s'exerce aussi une *force* instinctive d'autoconservation qui contrebalance mon transport pour autrui et m'empêche de faire mienne votre perspective. Résistant à mon inclination égocentrée, c'est-à-dire à l'interférence de mes propres états mentaux, je parviens à cette résonance émotionnelle.

La sympathie actionnelle semble impliquer deux choses. La première concerne la responsabilité des états affectifs. Nous ne sommes certes pas responsables de nos émotions originelles. Or, si la sympathie est une action et si elle consiste à ressentir des émotions, alors il y a certaines émotions dont nous sommes responsables, et ceci en vertu de l'effort qui les cause. Enfin, puisque la sympathie n'est pas un processus simple, elle demande d'être exercée et améliorée par la pratique. Une conception actionnelle plaiderait alors pour l'intégration de cours de sympathie dans les écoles ou dans les entreprises*.

* Je remercie Laurent Jaffro et Michele Bee pour leurs éclairantes remarques sur la nature égoïstique de l'humain, mais aussi mes collègues de l'Université de Neuchâtel, Juan Pablo Bermúdez-Rey, Bastien Gauchot, Antoine Taillard, Richard Glauser et Judith Würgler-Notter, pour leur précieuse aide lors de la rédaction de ma thèse de master dont le présent article est issu, ainsi qu'Olivier Massin et Anne Meylan dont les travaux ont été ma source d'inspiration.

Bibliographie

- Aron, Arthur, Elain N. Aron, Michael Tudor et Greg Nelson. « Close Relationships as Including Other in the Self ». *Journal of Personality and Social Psychology* 60, n° 2 (1991) : 241-253.
- Bailey, Olivia. « The Ethics and Epistemology of Empathy ». Thèse de doctorat, Harvard University, 2018.
- Ben-Moshe, Nir. « Making Sense of Smith on Sympathy and Approbation: Other-Oriented Sympathy as a Psychological and Normative Achievement ». *British Journal for the History of Philosophy* 28, n° 4 (2020) : 735-755.
- Brentano, Franz. *Psychologie du point de vue empirique*. Traduit par Maurice de Gandillac et Jean-François Courtine. Paris : Vrin, 2008.
- Brentano, Franz. *L'Origine de la connaissance morale*. Traduit par Jean-Claude Gens et Marc Buhot de Launay. Paris : Gallimard, 2003.
- Coplan, Amy. « Understanding Empathy: Its Features and Effects ». Dans *Empathy: Philosophical and Psychological Perspectives*, sous la direction de Peter Goldie et Amy Coplan, 3-18. Oxford : OUP, 2011.
- Darwall, Stephen. « Empathy, Sympathy, Care ». *Philosophical Studies: An International Journal for Philosophy in the Analytic Tradition* 89, n° 2/3 (1998) : 261-282.
- de Sousa, Ronald. *The Rationality of Emotion*, Cambridge, MA : MIT Press, 1987.
- Diemer, Arnaud et Hervé Guillemin. « Adam Smith et la physique de Newton ». *Æconomia* 2-3, (2012) : 327-363.
- Fleischacker, Samuel. « Sympathy in Hume and Smith: A Contrast, Critique, and Reconstruction ». Dans *Intersubjectivity and Objectivity in Adam Smith and Edmund Husserl*, sous la direction de Christel Fricke, 273-311. Heusenstamm : Ontos-Verlag, 2012.
- Goldie, Peter. *The Emotions: A Philosophical Exploration*. Oxford : OUP, 2000.
- Griswold, Charles L. *Jean-Jacques Rousseau and Adam Smith: A Philosophical Encounter*. London : Routledge, 2017.
- Griswold, Charles L. *Adam Smith and the Virtues of Enlightenment*. Cambridge : CUP, 1999.
- Haakonssen, Knud. *Natural Law and Moral Philosophy: From Grotius to the Scottish Enlightenment*. Cambridge, MA : CUP, 1996.

- Hume, David. *Traité de la nature humaine*. Traduit par André Leroy. Paris : Aubier, 1973.
- Hume, David. *Enquête sur l'entendement humain*. Traduit par André Leroy. Paris : Aubier Montaigne, 1947.
- Hutcheson, Francis. « An Inquiry Concerning Moral Good and Evil ». Dans *British Moralists I*, sous la direction de Lewis Amherst Selby-Bigge, 68-187. Oxford : Clarendon Press, 1897.
- Kaupinnen, Antti. « Empathy and Moral Judgment ». Dans *The Routledge Handbook of the Philosophy of Empathy*, sous la direction de Heidi Maibom, 215–226. London : Taylor & Francis, 2017.
- Massin, Olivier. « Towards a Definition of Efforts ». *Motivation Science* 3, n° 3 (2017) : 230–259.
- Otteson, James R. *Adam Smith's Marketplace of Life*. Cambridge : CUP, 2002.
- Sayre-McCord, Geoffrey. « Hume and Smith on Sympathy, Approbation, and Moral Judgement ». Dans *Sympathy. A History*, sous la direction d'Eric Schliesser, 208-246. Oxford : OUP, 2015.
- Searle, John. *L'Intentionnalité*. Traduit par Claude Pichevin. Paris : Éditions de Minuit, 1985.
- Smith, Adam, *Théorie des sentiments moraux*. 3^e éd. Traduit par Michaël Biziou, Claude Gauthier et Jean-François Pradeau. Paris : Presses Universitaires de France, 2014.